



**HAL**  
open science

# Techniques de communication et identités diasporiques

Jacques Barou

► **To cite this version:**

Jacques Barou. Techniques de communication et identités diasporiques. Ecarts d'identité, 2022.  
hal-03548137

**HAL Id: hal-03548137**

**<https://hal.science/hal-03548137>**

Submitted on 29 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Techniques de communication et identités diasporiques**

### **Elargissement des liens diasporiques**

L'usage du terme diaspora est de plus en plus fréquent, aussi bien dans les travaux consacrés aux migrations et à leur devenir, que dans les politiques d'appui au développement. Que ces politiques émanent des pays fournisseurs de migrants ou de pays récepteurs, elles font systématiquement référence aux diasporas, comme si ces dernières étaient indispensables à la constitution du lien entre pays de résidence et pays d'origine et devaient prendre leur part dans les programmes d'actions menés par les premiers en direction des seconds. Dans cette logique, les diasporas peuvent jouir d'une reconnaissance en tant qu'actrices du développement, mais elles peuvent aussi être instrumentalisées par l'un ou l'autre des Etats partenaires<sup>1</sup>. Mais la donne a quelque-peu changé au cours des dernières décennies. Le modèle de la diaspora centrée, constituée autour d'une racine unique, n'est plus dominant. Il est de plus dépassé par le modèle de diaspora « hybride » où, selon les termes de Richard Marienstrass, «le centre est partout et la circonférence nulle part»<sup>2</sup>. Plutôt que de se référer à un seul territoire originel, ces diasporas se construiraient sur le modèle du rhizome, privilégiant les réseaux, les liens et les échanges entre plusieurs localisations. Peut-être moins efficaces comme partenaires de l'action politique des Etats ou d'autres institutions, elles sont aussi moins exposées à d'éventuelles manipulations. Elles ouvrent un espace identitaire particulièrement attractif du fait de la diversité et de la richesse culturelle des divers lieux avec lesquels elles communiquent et interagissent. A une époque où l'individu peut en partie s'affranchir de ses appartenances héritées et construire sa propre identité en puisant à loisir dans la surabondance des matériaux culturels qui lui sont accessibles, l'entrée dans une diaspora ouvre des perspectives intéressantes pour la construction de sa personnalité et de ses liens à autrui.

### **Un processus de « déterritorialisation »**

Même s'il n'y a aucun lien direct entre l'émergence de ce nouveau type de diaspora et les modes de communication permis par le développement d'internet, on ne peut que constater que les possibilités d'échanges spontanés et simultanés entre des pôles multiples sont parfaitement bien adaptées à la communication des diasporas multi-situées. La crise sanitaire, en renforçant l'usage des outils de communication à distance entre plusieurs participants, a accentué encore la culture du lien entre communautés dispersées. Cela aboutit-il pour autant à la construction de nouvelles appartenances identitaires où le « ici » et le « là-bas » sont beaucoup moins importants que la multiplicité des « ailleurs » constitués au fil de l'histoire des migrations ? Il est désormais possible de passer d'une référence au lien bipolaire entre le pays de résidence et le pays d'origine, à un lien multipolaire entre des gens vivant dans des contextes très différents. Ainsi, par la magie de la connexion à internet, des gens qui ne se sont jamais vus et ne se verront probablement jamais, peuvent participer à la construction d'une nouvelle identité collective à partir de la référence à un pays où la plupart ne sont jamais allés et n'iront sans doute jamais. Cette démarche résulte d'un processus de

---

<sup>1</sup> J. Barou, Les avatars du mot diaspora : du lien créé par le malheur commun à une catégorie de l'action publique, *Sens-dessous*, n°21, 2018, p 55 à 63.

<sup>2</sup> R.Marienstrass, Pour la Diaspora, *Le débat*, n°144, avril-mai 2007

«déterritorialisation», concept cher à Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>3</sup>. Selon eux, la déterritorialisation résulte de l'extraction des relations entretenues par des individus dans un contexte donné pour les réactualiser dans un autre contexte. Ce processus, élaboré à l'origine par nos deux auteurs à propos de la psychanalyse<sup>4</sup> favorise le développement de rhizomes, réseaux relationnels en perpétuel mouvement multipolaire. C'est ce qui explique le succès qu'il a eu dans les disciplines où la réflexion sur l'espace est fondamentale, telle l'anthropologie, la sociologie et la géographie humaine. Les migrations étant aussi un objet de recherche pour ces sciences, il peut paraître pertinent d'aborder, par la déterritorialisation, les modifications des représentations et des pratiques de l'espace rendues possibles par l'augmentation des circulations migratoires au cours des dernières décennies.

L'avènement des réseaux sociaux redonne une actualité à la notion de déterritorialisation. Ils permettent d'éprouver une conscience d'appartenance à un groupe donné sans se référer au territoire qu'il occupe, ce qui constitue une offre identitaire inespérée quand les territoires en question ne sont plus accessibles ou n'offrent plus de possibilités d'ancrage, même symbolique. Depuis la seconde moitié du XXe siècle on a vu, en effet, augmenter le nombre d'Etats en incapacité d'assurer la défense de l'intérêt général et de protéger leurs citoyens. Depuis l'intervention américaine en Somalie en 1994 jusqu'aux multiples ingérences en Syrie depuis 2011, plusieurs Etats se sont effondrés ou ont dû réduire leur emprise à des territoires fortement limités. A la suite de guerres civiles ou de catastrophes naturelles, malgré et peut-être à cause de ces interventions étrangères, plusieurs pays ne survivent aujourd'hui que grâce aux aides de la communauté internationale tandis que d'importantes fractions de leurs territoires sont contrôlés par des groupes de prédateurs, camouflés parfois sous des oripeaux idéologiques.

La plupart de ces états ont fourni au cours de leur histoire d'importantes vagues migratoires dirigées vers un éventail de pays de plus en plus large. Ces diasporas multi-situées regardent de moins en moins vers un pays d'origine dans lequel il est peu envisageable de retourner et semblent fonctionner avant tout pour elles-mêmes et perpétuer ainsi une identité qui ne s'appuie plus sur un territoire.

Dans le même temps, les invitations à adhérer à l'identité dominante dans les pays de résidence sont peu attractives, dans un contexte où explosent les revendications d'identités minoritaires et où persistent, chez certains migrants et leurs descendants, un sentiment de traitement inégal qui affaiblit leurs volontés d'intégration. L'appartenance à une diaspora, socialement variée et riche de la multiplicité des contextes dans lesquels elle vit, peut sembler plus gratifiante que l'évocation nostalgique du pays perdu ou que l'assimilation totale à la culture du pays de résidence. Ce choix est d'autant plus tentant qu'il est techniquement possible de cultiver ce lien d'appartenance sur les réseaux sociaux par le biais de sites, de forum de discussion et autres modes d'échange virtuel.

### **La re-centration sur les diasporas**

---

<sup>3</sup> G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie* Editions de minuit, 1990

<sup>4</sup> G. Deleuze et F. Guattari *L'anti Œdipe*, Editions de minuit, 1972

On peut trouver divers exemples de ce basculement du lien au territoire d'origine vers la communauté diasporique, par le biais des réseaux sociaux. Le cas de la migration haïtienne, peu connue en France est assez caractéristique de cette évolution identitaire. Estimée à 1,8 millions de personnes à travers le monde pour un pays qui compte aujourd'hui environ 11 millions d'habitants, cette diaspora s'est constituée au fil d'une histoire marquée par divers drames. Les élites ont fui les dictatures successives en se rendant d'abord dans les pays francophones accessibles : Antilles et Guyane française, Québec puis France, tandis que les populations plus pauvres se dirigeaient vers les pays du pourtour caraïbe : République dominicaine, Cuba, Floride... Le séisme de 2010 qui a fait près de 300000 morts a provoqué de nouveaux départs vers le Mexique et d'autres pays d'Amérique latine. L'après-séisme a vu l'Etat haïtien, déjà faible et miné par la corruption, achever de se déliter et laisser la place à une situation d'anarchie et d'insécurité permanente.

Face à cet effondrement de l'Etat d'origine, la création d'un cyberspace haïtien à l'étranger a été pour les associations créées dans divers pays d'installation, un moyen d'expérimenter un nouveau lien, déterritorialisé mais encore appuyé sur un rapport au pays d'origine, ne serait-ce que par l'usage du créole haïtien dans la plupart des échanges. Cédric Audebert, un des rares chercheurs à avoir étudié cette communauté en France considère que l'espace migratoire haïtien révèle un polycentrisme et une réticularité qui « *a clairement facilité l'accès des migrants aux supports technologiques modernes de circulation et de communication, dans des grandes villes bien intégrées aux réseaux du système-monde* »<sup>5</sup>. Le même auteur souligne que ces réseaux « *répondent à une nécessité de survivre en projetant son destin et celui de sa famille et de sa localité hors d'Haïti tout en résistant à la déstructuration du lien social originel* »<sup>6</sup> L'accès aux technologies, considéré comme une compétence, s'avère également un savoir d'usage permettant de faire société à l'ère de la mondialisation. Appartenir à cette société-monde, même virtuellement, est infiniment plus gratifiant que d'appartenir, réellement, à une société paupérisée et insécurisée. Pourtant, c'est encore la référence à une telle société qui sert de point de ralliement aux migrants dispersés. Y-a-il encore un intérêt pour ce pays d'origine, marqué par la récurrence des malheurs, ou n'est-il que le prétexte aux retrouvailles de populations dispersées, culturellement enrichies d'avoir vécu dans des contextes sociétaux différents ? L'identité de diaspora, nécessairement fondée initialement sur la référence à un pays d'origine peut-elle se suffire à elle-même, sans autre référence au pays d'installation. La diaspora haïtienne de France est-elle totalement autre-chose que la diaspora haïtienne tout court ?

Il est trop tôt pour répondre à cette question. Mais la référence à des diasporas plus anciennes et fortement internationalisées peut laisser entrevoir ce que serait une identité diasporique quand le lien avec le territoire d'origine ne sera plus que résiduel. Le cas des Juifs est trop complexe pour y entrer en détails mais le fait de se définir comme « un juif de la diaspora », permet de garder une certaine distance par rapport à Israël tout autant que par rapport à son pays de résidence, sans renier ni l'un ni l'autre.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> C. Audebert, . La diaspora haïtienne : vers l'émergence d'un territoire de la dispersion ?. In Célius C. A., *Le défi haïtien : économie, dynamique sociopolitique et migration*. Paris, 2011, L'Harmattan, p. 195

<sup>6</sup> C.Audebert, *La diaspora haïtienne. Territoires migratoires et réseaux transnationaux.* , 2012, Presses universitaires de Rennes, p. 9

<sup>7</sup> Voir à ce sujet le documentaire diffusé sur France 5, le 30 mai 2020 où Daniel Cohn-Bendit s'interroge sur sa judéité, question qui ne l'a préoccupé qu'à partir de 60 ans, pour en conclure : « Je suis juif mais je ne sais pas

La culture de l'identité diasporique que permettent les techniques de communication aboutit à un sentiment de lien avec d'autres individus que l'on n'aurait jamais rencontré physiquement et d'expérimenter ainsi une «double présence», comme le remarquent Hassane et Bethomière : (grâce aux TICs ) « *le migrant connecté éprouve une sensation de proximité. Cette co-présence, ce sentiment d'« être là », tente d'annuler le sentiment de la double absence de l'immigré (...) analysée par Abdelmalek Sayad.* »<sup>8</sup>

L'identité diasporique peut-elle cependant se suffire à elle-même et continuer de se développer en oubliant de plus en plus le pays qui a constitué initialement sa raison d'être ? C'est là où les risques inhérents au fonctionnement des réseaux sociaux peuvent survenir et faire de la diaspora une sorte de ghetto immatériel où n'entrent que ceux qui adhèrent à de nouveaux critères d'identité après que tout souvenir du pays d'origine ait disparu. Emmanuel Ma Mung pointe ce risque à propos de la diaspora chinoise : « *la constitution d'un cyberspace diasporique concourt à la création d'un imaginaire transnational qui peut dans certains cas être marqué par un nationalisme déterritorialisé et un chauvinisme ethnique* »<sup>9</sup>

La perte de contact avec le pays d'origine au sein de la diaspora peut inciter à le mythifier ou à faire glisser la référence vers une autre réalité.

### **Entre mythification et fermeture**

Le passage de la diaspora africaine à la diaspora noire illustre cette évolution<sup>10</sup>. Appartenir à la première, c'est baigner dans des influences culturelles variées qui se déploient dans leur originalité propre à partir d'un substrat commun. L'accent est mis sur la référence à l'Afrique, continent en souffrance mais riche de potentialités d'avenir. Dans le second cas, l'accent est mis sur l'expérience d'une discrimination par la couleur qui se renouvelle sous diverses formes depuis la réduction en esclavage jusqu'aux violences policières contemporaines. Même si ceux qui se réclament de cette appartenance diasporique considèrent la couleur non pas comme un héritage biologique mais comme une construction sociale effectuée par les groupes dominants afin de marginaliser la population noire, il n'en reste pas moins qu'il y a bien l'introduction d'une référence à la race dans la construction identitaire. Cela surprend parfois les Africains qui se rendent aux Etats-Unis. La romancière nigériane Chimamanda Ngozi Adichie met en scène une jeune Africaine qui part étudier aux Etats-Unis<sup>11</sup>. Elle décide de faire un blog où elle confie ses impressions à ses amis étudiants africains qu'elle interpelle ainsi : « *Cher noir non américain, quand tu viens en Amérique, tu deviens noir. Cesse de discuter. Cesse de dire je suis jamaïcain ou je suis ghanéen ; L'Amérique s'en fiche. Quelle importance si tu n'es pas noir chez toi.* »<sup>12</sup>

---

ce que ça veut dire » et citer l'écrivain David Grossman: "*un Juif, c'est quelqu'un qui (...) a toujours une disposition à se déraciner et à partir. Mais (...) pour où ?*".

<sup>8</sup> S Hassane., et W.,Bethomière. Les cyber-diasporas à l'heure de la mondialisation. In Jaffrelot C. et al., *L'enjeu mondial*, 2009, Presses de Sciences Po, p 229.

<sup>9</sup> E. Ma Mung . Continuité temporelle, contiguïté spatiale et création d'un monde propre. Le cas de la diaspora chinoise. *L'Espace géographique*, 4, Tome 41, 2012 p 357 ;

<sup>10</sup> J.Barou, Lien diasporique et création culturelle, *Hommes et migrations*, n°1332, 2021, pp 119-125.

<sup>11</sup> C.Ngozie Adichie, *Américanah*, Gallimard, collection folio, traduit de l'anglais par Anne Damour, 2013,

<sup>12</sup> Idem p 213 .

Ce poids de la couleur dans la définition de soi et dans la construction de l'identité diasporique semble être surtout états-unien. Les populations d'origine africaine du Brésil ou de l'Amérique hispanophone qui sont aussi passées par l'esclavage et connaissent encore aujourd'hui une situation sociale souvent précaire, ne mettent pas la couleur à la base de leur identité de diaspora. Ils cultivent le lien avec l'Afrique à travers le syncrétisme religieux qu'ils ont élaboré au contact d'autres populations. Des cultes comme le candomblé ou la santéria, permettent d'évoquer l'Afrique mystique en parallèle aux pratiques catholiques populaires voire à certaines croyances amérindiennes. Le fait que de nombreux « blancs » adhèrent aujourd'hui à ces cultes afro-latino-américains montre bien que la couleur ne constitue pas le référent central de l'identité diasporique qu'ils expriment. Cela ne veut pas dire pour autant que le racisme n'existe pas en Amérique latine. Il a pris des formes plus paternalistes et il n'a jamais constitué jusque-là l'horizon indépassable de la construction de son identité. On sait que cela résulte initialement des différences dans l'idéologie esclavagiste et les politiques qui s'en sont inspiré entre le monde anglo-saxon et le monde ibérique<sup>13</sup>. Les diasporas construites sur la référence à la culture et à la religion populaire sont beaucoup plus ouvertes que les diasporas fondées sur la référence, très réductrice, à la couleur qui, dans certains sites semble inspirer un nationalisme noir sectaire. Bien sûr, il ne s'agit pas de la couleur en soi mais de ce qui lui est associé d'injustices et de souffrances. Dans le cas des Etats unis, malgré de brillantes réussites individuelles, la couleur évoque la persistance de la précarité sociale et des ghettos paupérisés, qui amène à penser que ceux qui ne sont pas noirs «*ne peuvent pas comprendre*». Ce postulat, même s'il est loin d'être partagé par le plus grand nombre des gens concernés n'en constitue pas moins un retour de la race dans la construction d'une identité collective. Cela en revient à exclure ceux qui ont pourtant vécu une expérience semblable de rejet et ont été historiquement des alliés dans les luttes pour les droits civiques. Cela provoque une floraison des propos antisémites sur le web, à l'abri de l'anonymat et n'inspire aucune créativité culturelle en dehors des sketches à l'humour plus que douteux de certains fantaisistes<sup>14</sup>.

La connexion à un monde multi-situé, permet aux migrants et à leurs descendants de cultiver de nouveaux liens identitaires et d'élargir ainsi les horizons diasporiques. C'est, bien sûr un progrès considérable en matière de relations humaines et cela permet de garder un contact immatériel avec des pays qui sont toujours à l'origine du lien social de base et qui tendent à devenir inaccessibles, oubliés aussi de la communauté internationale. Mais pourquoi ne rencontrerait-on pas chez les migrants connectés les mêmes dérives qui ont été observés chez l'ensemble des usagers des réseaux sociaux, à savoir une tendance à diffuser des discours de haine et de ressentiment. Internet est un espace qui a permis l'accès en quelques clics à toutes les connaissances accumulées par l'humanité au cours de son histoire et qui multiplie les occasions de rencontre et d'échanges. Il est en cela un bien particulièrement précieux. Mais parallèlement il permet aussi l'expression de haines inextinguibles et de pratiques de harcèlement qui n'ont que trop témoigné de leur morbidité. Il est comme la langue, selon Esope : à la fois et indéfectiblement la meilleure et la pire des choses.

---

<sup>13</sup> R. Bastide, *Les Amériques noires, les civilisations africaines dans le nouveau monde*, Payot, 1967.

<sup>14</sup> N. Lapiere, *Causes communes. Des Juifs et des Noirs*, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2011,

Jacques Barou

CNRS UGA